Editorial

Autor(en): **Weiss-Mariani, Roberta**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 2: **Ende = Fin = Fine**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Notre univers, son origine et sa fin sont décrits avec de plus en plus de précision, et – il est rassurant de le savoir – son ultime délai semble plutôt s'éloigner que se rapprocher. De plus, divers chercheurs nous apprennent qu'il existe encore d'autres mondes, qu'il y a un multivers à découvrir, dans lequel l'espèce humaine pourrait trouver refuge, lorsque notre petite planète deviendra inhabitable du fait de notre inconscience ou de catastrophes cosmiques. Bientôt, les scientifiques nous livreront la «formule absolue», celle qui explique tout, le Big bang, l'Apocalypse et la vie entre les deux. Mais peut-être allons-nous apprendre – en dépit des convictions actuelles – qu'il n'y a ni début ni fin?

Comme ces spéculations reprenaient vigueur au tournant du siècle, la rédaction a défini pour 2001 le sujet «Début» et «Fin» au sens large. Nous étions loin de nous douter alors que quelques mois plus tard, nous serions submergés par un climat de fin du monde englobant toute la planète. L'ère du divertissement et la culture du bien-être, encore florissante l'été dernier, a pris fin brutalement. La réflexion sur la «fin» est devenue cruciale, et nous nous trouvons au seuil de décisions à longue portée. Aborder maintenant le thème de manière distanciée ou humoristique aurait un effet presque immoral. Il ne s'agit pas que de notre rédaction: tous ceux qui produisent en ce moment des œuvres et des publications sont concernés; elles seront le plus souvent lues dans la perspective étroite des événements présents: les artistes sont qualifiés de voyants (Christoph Draeger, Anselm Kiefer) ou bien l'on dit qu'ils manquent de tact (Olaf Breuning). On s'empresse de créer des œuvres qui répondent à l'émotion populaire du moment.

En dépit de toute l'atmosphère de fin ou de changement (timide) qui nous est imposée de l'extérieur, nous définissons périodiquement, quotidiennement nos débuts et nos fins individuelles; cela nous sert à nous orienter plus ou moins dans cet univers à l'aide de nos modestes capacités humaines et à accomplir nos tâches dans le bon ordre: la journée de travail commence et finit, on inscrit les délais dans les agendas et on se fixe des buts intermédiaires. Entre les deux, le temps et finalement la prestation et la réussite deviennent mesurables: en sport, on bat des records de vitesse, on rend plus longtemps conservables les aliments, notre fin est repoussée de plus en plus loin, alors que les traces du vieillissement et de la déchéance peuvent être estompées ou cachées. Même la durée de vie des œuvres d'art peut être prolongée par l'amélioration des techniques de conservation et de restauration. Mais le message de l'art s'élève au-dessus des efforts méticuleux de chaque jour et des objectifs pragmatiques qu'ils servent. Ces dernières décennies, des formes d'art se sont développées qui vont précisément à l'encontre de ces tendances, qui englobent dans leur conception la décomposition naturelle, la fin imprévisible, le processus. Sous cet aspect, les œuvres de Dieter Roths à partir de matériaux organiques sont exemplaires: le moment de la remise de ses objets d'arts achevés coïncide avec le début d'un compte à rebours inexorable, celui du processus de décomposition immanent à la matière. A l'opposé, l'artiste américain Robert Gober travaille sur le matériau organique en parodiant nos arts de la conservation: ses «donuts» appétissants et odorants, une fois terminés, ne sont ni destinés à la consommation ni à une décomposition naturelle: la «pâtisserie» est dopée pour une longue durée de vie au moyen de conservateurs extrêmement toxiques.

Malgré les possibilités de prolonger la durée de vie, nous ne perdons presque rien de notre résistance opiniâtre contre la fin et la déchéance. Nous y mettons même une impatience croissante, une exigence impérieuse de résultats rapides et présentés ponctuellement. Il semble que l'artiste genevois Hervé Graumann se consacre à cette problématique: son site Web mène à l'*art studio* du peintre virtuel Raoul Pictor, où l'on peut suivre le processus de création d'un artiste traditionnel, ses premiers coups de pinceau, ses allées et venues dans l'atelier, absorbé dans ses pensées, de la toile à la bibliothèque, au fauteuil pour revenir aux pots de peinture. Pour le spectateur impatient, le progrès du travail sur l'œuvre est donné en pourcentage exact: 1%, 2% ... 98%, 99%, et l'œuvre est finie. Le peintre, fiable et ponctuel, travaille trois minutes à son œuvre et la dévoile aussitôt après à l'écran. Enfin, il nous demande d'imprimer l'image. Ainsi, nous sommes l'heureux propriétaire d'un *original painting of Raoul Pictor*, signé, numéroté, avec la date et l'heure. Un spectateur encore plus impatient découvre cependant que l'on peut imprimer les œuvres bien avant leur achèvement, donc que chaque œuvre existe déjà ou est au moins préprogrammée avant même le premier coup de pinceau. Mais Raoul Pictor ne semble rien savoir de tout cela et continue à travailler imperturbablement, jour après jour et tout au long de l'année, à la recherche d'un style propre (Raoul Pictor cherche son style) – jusqu'à ce que son créateur, Hervé Graumann, envisage de fermer l'*art studio* et de retirer le peintre du commerce.

Le destin du zélé Raoul Pictor nous rappelle certainement le nôtre: nous aussi, nous avons été mis au monde, dans un espace fini que nous appelons la réalité. Et depuis, nous construisons, travaillons et nous nous cassons les dents sur quelque chose qui, de toute façon, a été conçu et engendré à un autre endroit, dans une dimension imaginaire, et selon une formule qui englobe tout: chaque mouvement des personnages, chaque déplacement des astres, chaque pensée et chaque coup de pinceau. Comme nous aimerions jeter un œil sur ce scénario et – comme dans bien des films – rembobiner notre vie à partir de la fin et y faire des retouches! Qui sait, peut-être sera-t-il possible de manipuler quelque peu notre fin ou même de l'annuler, de sorte que nous puissions prendre un peu de parfum d'éternité? Mais ce genre d'aventure ne se trouve encore que dans le monde de la fiction, de la métaphysique, du virtuel, de l'art.

Gianni Motti donne une rallonge de trois mètres
Samuel Herzog et Kurt Kladler courent un marathon

À l'occasion de «Transfert», la dixième édition de l'exposition suisse des arts plastiques à Bienne, l'artiste genevois Gianni Motti fit prolonger de trois mètres, le 17 juin 2000, le marathon de Bienne, afin de chronométrer le «temps Gianni-Motti». Samuel Herzog et Kurt Kladler sont allés chercher leur tenue d'entraînement au grenier, afin de s'entretenir le temps d'un marathon sur l'action de l'artiste et les questions de la fin. Leur course a duré du lundi 15 octobre à 14 h au mardi 16 octobre à 22 h – avec une interruption de huit heures pendant la nuit. Les extraits de leur conversation montrent combien il est difficile de trouver une fin à des réflexions accélérées par le sport.

SH: Tu tiens le coup?

KK: Oui, en tout cas c'est une bonne chose. Et avec un marathon en plus, je me sens tout de suite un peu spécial. Le doute viendra bien, mais jusque-là, je vais essayer d'être très «héroïque». L'air, la lumière, le paysage, n'est-ce pas merveilleux d'être dehors?

SH: Je me verrais bien déguster tout cela le verre à la main, sur une couverture de pique-nique, pendant que quelqu'un me susurre des tendresses osées à l'oreille. Mais combien de kilomètres avons nous derrière nous?

KK: Kilomètre? Nous ne devons pas en être loin.

SH: Pas loin de quoi?

KK: Excuse-moi, mais ce vert-épinard de colline m'a mis un peu hors d'haleine. Là-devant, au tournant, nous aurons le premier kilomètre derrière nous. Si tu le prends ainsi au mètre près, combien avons-nous à trotter?

SH: 42 200 m exactement. Mais peut-être encore plus, qui sait ? Il y a un an, Gianni Motti, un artiste de Genève, a prolongé de trois mètres le marathon de Bienne – et a chronométré le «temps Gianni-Motti». Les artistes ne savent jamais quand c'est assez – mais c'est justement ce qui fait d'eux des artistes.

KK: Trois mètres, hm, juste pour que cela ait l'air de quelque chose, je trouverais plus drôle que ce soient trois centimètres. Il aura sûrement eu une idée plus profonde.

SH: En plus profond, on pourrait diagnostiquer qu'une sorte de principe fondamental est appliqué aujourd'hui dans l'art: on prend un marathon, on ajoute trois mètres et on voit ce qui se passe.

KK: Si je me rappelle bien de cette histoire de Marathon, dans l'Antiquité, le messager d'une heureuse victoire mourut à l'arrivée. Les victoires artistiques ont un bien plus long chemin à parcourir, peut-être faut-il encore attendre pour mourir? Mais il se peut aussi qu'il n'y ait pas du tout de victoire à annoncer!? Qui sait? Bien sûr, il est irritant que justement ce parcours sur lequel des milliers de gens sont en train d'en baver soit prolongé de trois mètres.

SH: L'art contemporain est peut-être bien un art après la fin de l'art – il a besoin de cette histoire, il arrive après la fin. C'est ce qui est constamment d'avant-garde. Mais on pourrait voir cela autrement: lorsque Gianni Motti prolonge un marathon de trois mètres, cela ne fait guère de différence pour chaque coureur –